

Plaidoyer pour le cd

JEUDI 04 DÉCEMBRE 2014

Dominique Ziegler

EN COULISSE

Conspué par les puristes qui lui opposent le sacro-saint vinyle, abandonné par les masses qui consomment la musique via internet, le cd vit, depuis plus d'une décennie, en sursis. Sa présence dans les étalages des grandes surfaces s'amenuise et les magasins de disques spécialisés ferment les uns après les autres. Quelques grandes chaînes «pourvoyeuses de biens culturels» (en même temps que de toute la panoplie électronique et informatique) cassent les prix, obligent les disquaires spécialisés à mettre la clé sous le paillason, et ne proposent en échange qu'un stock foutraque et limité. Le vinyle, lui, réduit à peau de chagrin, est devenu un objet «tendance», réédité pour une portion ténue de collectionneurs prêts à dépenser des sommes conséquentes pour des pressages confidentiels. Nous vivons, ni plus ni moins, la fin du disque.

S'il est trop tard pour sauver le vinyle (bien que quelques *aficionados*, on l'a vu, s'y emploient), il nous faut franchement nous inquiéter de la mise à mort planifiée du cd. La disparition annoncée du disque compact symbolise la dégénérescence du rapport à la culture, rapport qui ne semble plus avoir pour horizon qu'une virtualité globale dévastatrice. La dématérialisation des supports entraîne la dématérialisation de l'esprit critique, de la profondeur du rapport entre l'artiste et l'auditeur, du goût et du respect de l'objet culturel. La dématérialisation gomme la perception. Certes le cd n'a pas la classe du vinyle ni même sa qualité auditive (selon Neil Young, qui travaille sur un nouveau support, le Pono, le cd sonne comme un «jouet»!). Mais c'est tout ce qu'il nous reste comme vestige d'un monde qui s'enfonce chaque jour davantage dans l'abstraction mortifère.

Les jeunes d'aujourd'hui téléchargent des musiques depuis leurs diverses plateformes électroniques mondialisées sans avoir aucune idée de ce qu'ils écoutent en termes de traçabilité dans l'histoire de la musique. Plus grave: de tout temps (et c'est particulièrement vrai pour le rock), l'iconographie d'un disque était partie prenante de la musique: impossible d'écouter *Animals* de Pink Floyd sans avoir à l'esprit le

menaçant cochon orwellien flottant au-dessus des paysages industriels brumeux; impossible d'écouter *Sergent Pepper* sans que les collages psychédéliques fluorescents de la couverture du disque des Beatles n'influencent sur les sensations provoquées par la musique. Le boulot d'Hipgnosis pour Pink Floyd, les pochettes barrées de Roger Dean pour Uriah Heep, le mystérieux porteur de bois de Led Zeppelin 4 et ses signes cabalistiques obscurs, le dessin flippant de l'homme schizoïde qui orne le premier King Crimson... tout cela a été voulu et pensé en collaboration avec les artistes pour faire partie intégrante de la musique. Il s'agit d'un patrimoine du XXe siècle (et du XXIe) que seul aujourd'hui le cd dans son aspect matériel tangible permet de restituer et de faire prospérer. Certes l'objet est peu séduisant, plastique, industriel, fragile. Mais, encore une fois, il a le mérite d'être palpable et visuel.

Le cd a d'ailleurs compensé son aspect peu ragoûtant à prime abord par un travail conséquent sur les livrets. Ainsi toute réédition d'un bon album de rock, des Who à Motörhead, se voit accompagné d'articles et d'illustrations sur la genèse de tel ou tel album. Même en achetant un Deep Purple de la mauvaise époque, on apprendra tout des circonstances de l'overdose du guitariste remplaçant de Blackmore en 1976! Mais outre ces éléments indispensables à une connaissance élargie de l'histoire du rock, l'importance de la survie du cd réside surtout, pour tous ceux qui désirent s'affranchir de la dictature informatique et de la grisaille du téléchargement, dans la possibilité d'avoir un accès concret et immédiat à toute la musique ayant existé jusque-là.

Or, c'est là que le bât blesse le plus. Dans les grands magasins qui dominent le marché du cd (donc exception faite des disquaires résistants), le choix est des plus médiocres. Impossible à la Fnac ou à Media Markt de trouver un disque de Camel, fleuron du rock progressif des années 1970; impossible de trouver un John Martyn ou un Al Stewart, hérauts d'un folk-rock de haut niveau de ces mêmes années. Et Black Uhuru? Et Damned? Et Jefferson Airplane? Et John Mc Laughlin? Pas un groupe ou un style qui n'échappe au dépérissement.

Plus grave: on ne trouve nulle part (depuis la fermeture de Fréquence Laser en Suisse romande, il y a quelques années) un magasin d'importance qui ait à disposition l'*intégralité* de la production des groupes de rock renommés (sans parler des groupes plus pointus), toutes tendances confondues. Pour la discographie complète de Jethro Tull, de Traffic ou de Porcupine Tree, on repassera. Ni Dylan ni les Beatles d'ailleurs ne sont au complet dans les magasins de disques. Un comble! Ce constat est valable pour Bruxelles, Paris, Lyon, Genève et la plupart des autres cités du Vieux Continent.

On imagine, dans ce contexte, les difficultés pour les groupes émergents à proposer et à distribuer leur travail. Bientôt on assistera aussi à la fin du dvd, du blue-ray, et pour finir, tôt ou tard, point ultime de tout ce processus inconscient produit par la folle machine capitaliste: à la fin du livre. Entre l'homme et la culture, il ne restera qu'une tablette.

C'est maigre. Et, comme on l'imagine, très dangereux. Qui aurait cru que l'on doive un jour considérer le cd comme un objet de résistance? C'est pourtant le cas. Le cd? Une des dernières bornes d'humanité avant *Fahrenheit 451!*

Auteur metteur en scène, www.dominiqueziegler.com